

Ouvrir une porte

Aah ! C'est si facile à dire, mais c'est autre chose d'ouvrir une porte, de mettre le pied dehors, puis de la refermer derrière moi. D'abandonner ce que je connais pour explorer ce que j'ignore. Pour cela, il faut bien plus qu'un simple désir, qu'une pensée fugitive .

(Hiromi Goto, *Chorus of Mushrooms*, 1994)

Nombreux sont ceux qui croient que l'innovation n'existe pas dans les sciences de l'homme ou de la société. Les questions seraient toujours les mêmes, les réponses ne changeraient guère, les vérités seraient éternelles. Dans les arts d'interprétation ou les arts plastiques, on admet habituellement l'existence d'un certain progrès de nature technique et l'émergence périodique de perspectives nouvelles. Mais les nouvelles méthodes de recherche en sciences humaines ou sociales sont souvent accueillies avec mépris et maints résultats sont ignorés s'ils s'éloignent du canon fixé par les grands auteurs de la tradition. Comme l'avait souligné Lord Bryce dans un texte fondateur de la science politique moderne, nous choisissons même de fermer les yeux sur des erreurs manifestes (celles de Tocqueville par exemple), parce que de prétendues intuitions confortent nos idées sur la démocratie. Il ne faut pas y voir le simple triomphe de l'idéologie, puisque le discours des sciences humaines

ou des sciences sociales demeure habituellement soumis aux exigences de la conversation savante, avec ses présupposés de cohérence, de raison, d'expérience. Mais il est difficile d'y voir un mouvement, une avancée de l'esprit.

Une fondation comme la nôtre ne peut pas ignorer ce problème. Existons-nous seulement pour disséminer les idées éprouvées, les solutions connues, les recettes, les certitudes? Même dans les sciences humaines « appliquées », il se trouve bien des gens pour croire que toutes les solutions sont déjà connues et qu'il suffirait de vaincre quelques résistances pour venir à bout des pires calamités, pour résoudre les problèmes les plus complexes et les plus difficiles. Au lieu d'être centrés sur la recherche, sur la difficile formulation de connaissances nouvelles, nous devrions en somme nous consacrer à la communication, voire à l'action sociale et politique.

Il y a aussi tous ceux qui pensent que le savoir nouveau, quand il émerge au milieu du bruit et de la répétition propre à ce que Thomas Kuhn avait fameusement appelé la science « normale », ne trouve pas son origine dans l'échange intellectuel. Il y a peu d'exemples concrets à l'appui de cette hypothèse — les grandes révolutions scientifiques ont été le fait de femmes et d'hommes qui possédaient parfaitement toute la science de leur époque. Mais il est vrai qu'un certain bouillonnement culturel ne nuit pas au changement des perspectives : l'histoire de disciplines comme la physique ou la biologie sont remplies de ces coïncidences.

Bien entendu, il est beaucoup trop tôt pour dire que les quatre textes qui figurent dans cette livraison des *Cahiers de la Fondation Trudeau* participent ou non à un authentique bouleversement de nos façons de voir le monde. Leurs auteurs ont tous été invités à ouvrir des portes et à prendre des risques. Un jour peut-être on se dira que l'aventure en valait la peine et que notre monde a gagné en intelligibilité. On se dira peut-être aussi que certaines des idées exprimées ici, en dépit de leur tour apparemment un peu abstrait ou un peu excessif, ont finalement contribué à faire bouger les

choses en direction de la justice sociale, de la paix ou du respect de l'environnement.

Le texte de William Rees avec lequel s'ouvre ce recueil est un bon exemple de ce qui précède. L'auteur n'hésite pas à s'avancer sur le terrain d'une des disciplines les mieux établies des sciences sociales et à y planter courageusement de nouveaux repères. Et si l'économie, semble-t-il nous dire, n'était qu'un voile tendu pour masquer la destruction brutale et systématique de l'écosphère? Et si notre fascination quelque peu morbide pour les procédures qui permettent d'agir sur le monde social et (surtout) physique nous avait fait oublier le coût réel de nos manipulations : la destruction, le gaspillage, l'exclusion ?

Pour être juste, il faudrait ajouter que le professeur Rees, lauréat Trudeau 2007, n'a pas attendu notre invitation pour tenter cette avancée. Comme dans le cas de Will Kymlicka, lauréat Trudeau 2005, le travail présenté ici est une pierre blanche sur un chemin tracé depuis plusieurs années. D'ailleurs, personne ne sera surpris que le grand philosophe politique de l'Université Queen's ait choisi de poursuivre une réflexion commencée il y a des années et dont l'ambitieuse visée est rien moins que la redéfinition de l'identité civique dans la démocratie. La porte a donc été franchie il y a longtemps, mais on trouvera ici les éléments d'un programme de recherche original, destiné à étayer une généreuse conception de la vie en société.

La réflexion de Taylor Owen, boursier Trudeau 2008, va certainement marquer les esprits. Elle fait apparaître des réalités dont nous ne savons pas grand-chose encore : des ombres, des reflets, des possibilités. L'approche est d'autant plus audacieuse qu'elle s'applique à une réalité qui se targue toujours d'être la plus tangible de toutes : celle des relations entre les États, celle de la guerre et de la paix. Comme le montre bien l'auteur dans sa conclusion, nous ne savons pas encore très bien comment il faut penser un univers de réseaux et comment le pouvoir s'y concentre ou s'y distribue.

May Chazan, boursière 2006, et Laura Madokoro, boursière 2009, ont choisi de faire entrer le désordre et l'oppression, l'injustice et la violence, la discrimination dans les catégories établies de la théorie sociale, auxquelles elles reprochent d'être désincarnées, inopérantes. C'est un texte militant, engagé, critique. C'est aussi un texte qui invite à l'action, au-delà de l'indignation ou de la protestation. Il reflète une volonté bien assumée de voir la pensée servir à quelque chose, du côté de la justice, des droits et de la dignité humaine.

On sait peut-être que le plus court chapitre de *l'Esprit des lois* ne compte que ces quelques mots, par lesquels Montesquieu exhorte ses lecteurs à poursuivre leur lecture : « Je ne pourrai me faire entendre que lorsqu'on aura lu les quatre chapitres suivants. » Je souscris sans réserve à cette invitation.

PIERRE-GERLIER FOREST

Président

La Fondation Pierre Elliott Trudeau

Janvier 2013